

Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2003)
Heft: 16

Rubrik: Télévision

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

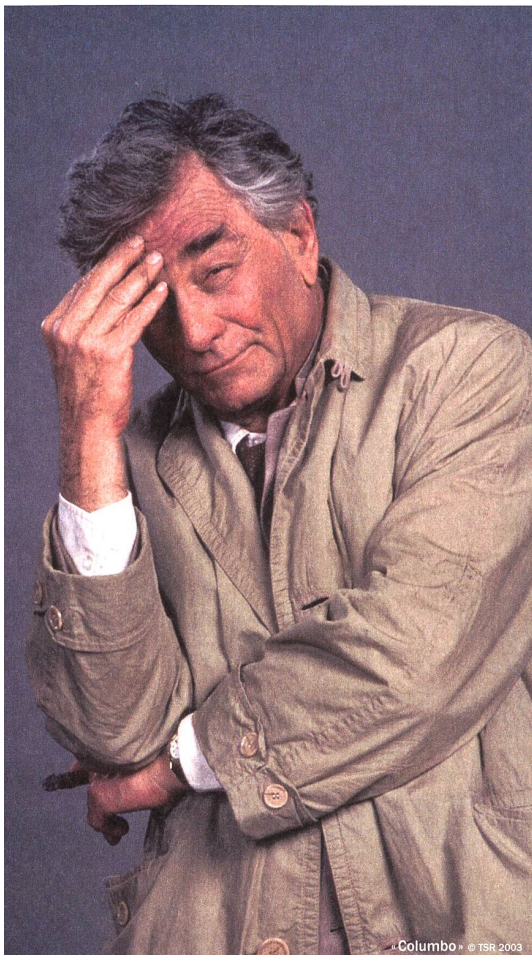
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



«Columbo» © TSR 2003

La loi des séries

«Ah, encore une chose...»

Toujours en service trente-cinq ans après son premier épisode, «Columbo» n'est pas devenu un classique de la série télévisée par hasard... Par Mathieu Loewer

Personne ne connaît son prénom, mais on ne présente plus l'inspecteur Columbo. La popularité du personnage, savoureusement incarné par Peter Falk, ne saurait pourtant expliquer le succès inépuisable de la série depuis 1968. En fait, il serait plus juste de parler d'une collection de téléfilms d'une durée de 90 ou 120 minutes, format aujourd'hui en voie de disparition. Chaque épisode est donc un vrai petit film. Mais le charme et l'efficacité de «Columbo» résident d'abord dans sa narration, parfaite application de la règle du suspense énoncée par Alfred Hitchcock: alors que les récits policiers du type *whodunit* (qui l'a fait? qui est le coupable?) n'offrent qu'une seconde de surprise au moment de la révélation finale, l'attente d'un dénouement connu à l'avance (le suspense) peut tenir longtemps en haleine le spectateur. À l'image du «Crime était presque parfait» («Dial M for Murder»), chaque épisode de «Columbo» débute donc invariablement par un meurtre dont l'auteur nous est révélé.¹

Une vingtaine de minutes plus tard, l'inspecteur apparaît enfin à l'écran. Il devine l'identité de l'assassin à peine arrivé sur le lieu du crime, mais doit encore réunir quelques preuves, à moins qu'il ne préfère tendre un piège au suspect. Commence alors un affrontement psychologique sur le mode du jeu du chat et de la souris. Champion du harcèlement moral sous ses airs ingénus, l'enquêteur use et abuse des questions faussement anodines lâchées sur le pas de la porte, précédées du fameux «Ah, encore une chose...». Mais ce bras de fer vaut surtout par la personnalité du criminel. Alors que son collègue Derrick tape sans états d'âme dans la racaille munichoise (putes, junkies, homos, artistes), l'immigré italien Columbo s'attaque à la bonne société californienne. Fortuné, parfois célèbre, le meurtrier est médecin, chef d'entreprise, avocat, politicien... Et toujours convaincu que son statut social et son intelligence supérieure lui garantiront l'impunité. Columbo le remettra à sa place, et trouvera peut-être un jour la sienne... Dans les cinémathèques?

1. La référence au maître du suspense n'est pas gratuite: auteurs de polars et scénaristes de «Columbo», Richard Levinson et William Link ont signé sept épisodes de la série «Hitchcock présente».

«Columbo», TF1, le mercredi vers 23 h. TSR1, le vendredi vers 22 h.

Film à voir...

«Élégie de la traversée» d'Alexandre Sokourov

Depuis des années, Alexandre Sokourov alterne des œuvres de fiction et des sortes d'essais cinématographiques souvent intitulés «élégies». Réalisation de moins d'une heure, «Élégie de la traversée» (2001) est un petit chef-d'œuvre de lyrisme et de mélancolie. Entre documentaire et poème filmique, Sokourov nous propose un voyage autant extérieur qu'intérieur. Dès le début du film, les repères spatiotemporels sont abolis au pro-

fit d'une logique onirique. Avec une volonté toute picturale, le cinéaste n'hésite pas à déformer ses images du réel.

Tel un ange tombé du ciel, un narrateur presque invisible commente en voix off les paysages qui défilent devant nos yeux. Un arbre, de l'eau, des routes, un soldat, un monastère où se déroule un baptême. Notre guide omniprésent traverse de vastes espaces enneigés, passe des frontières, franchit une mer, est emporté dans une région fortement industrialisée. Son désir de fraternité avec le monde semble contredit par un sentiment de paranoïa. Sa quête existen-

tielle et spirituelle s'achève dans une maison délabrée où se trouvent quelques superbes tableaux flamands. Il pénètre en fait dans le Boijmans Museum de Rotterdam, désert, pour y découvrir une toile hollandaise du XVII^e. La peinture apparaît comme le seul univers possible dans lequel l'homme exilé peut se repérer. Pour le spectateur, cette «Élégie de la traversée» permettra de s'abandonner au plaisir d'une sublime rêverie. (la)

TSR1, le 1^{er} avril à 23 h.

Clips & Co

Mickey 3 D s'anime bien

L'animation séduit de plus en plus le monde musical. Dernier clip en date, et pas des moindres, celui des Français de Mickey 3D pour *Respire*, chanson tirée du troisième album de ce groupe engagé.

Une petite fille court dans l'herbe verte sous un ciel bleu parsemé de nuages. L'image est rafraîchissante. Un papillon se pose sur sa joue, une biche à l'orée d'une forêt se laisse caresser. On pense au cinéma

d'animation japonais, à ses paysages étalant une nature triomphante. Pendant que la fillette dégringole des collines en riant aux éclats ou se débat dans l'eau claire, les paroles de la chanson égrènent les méfaits de l'homme sur son environnement et contredisent ces images idylliques. L'animation en 3D diffuse un troublant mélange de naturel et d'artificiel auquel fait écho le propos des interprètes. Arrivé à la moitié du clip, on a inconsciemment enregistré des interférences parasitant l'image, puis on remarque une caméra de surveillance qui apparaît briève-

ment dans les arbres. La fillette est maintenant allongée et regarde le soleil couchant. Et tout d'un coup, la magie se brise, l'artifice se dévoile et nous laisse pantois.

En plus d'être un petit bijou d'animation, ce clip s'offre le luxe de jouer non seulement sur l'esthétique, mais aussi sur l'émotion, chose assez rare dans le genre pour être soulignée. Après cela, impossible de regarder du même œil les prés baignés de soleil. (nm)

Site à consulter: www.mickey3d.com.



« Les aventures de Robin des Bois » de Michael Curtiz et William Keighley

Les fleurons du fleuret

TCM consacre un cycle aux films de cape et d'épée, genre cinématographique un peu oublié que remet au goût du jour la sortie du « Fanfan la Tulipe » de Gérard Krawczyk. Par Frédéric Maire

Le film de cape et d'épée est né avec le cinéma, ou presque. Le plus souvent inspiré de grands classiques de la littérature populaire (*Robin des Bois*, *Les trois mousquetaires*), il a trouvé dès les origines une place de choix sur les écrans. Du noir et blanc muet au Technicolor sonore, du long métrage à la série télé, les personnages de d'Artagnan, Ivanhoé, Capitaine Blood ou même Zorro ont durablement impressionné le public.

Mêlant l'exotisme historique à l'aventure, le romantisme à l'action, ce type de film s'imposera peu à peu comme genre à part entière, selon un schéma (presque) toujours identique. Un héros, de préférence jeune et beau, trahi ou pourchassé, doit affirmer son bon droit par la ruse (il avance souvent masqué, sous une autre identité) et la force (il est toujours un bretteur d'exception).

Servi par des fines lames

C'est dans le film de cape et d'épée que nombre de cinéastes – d'Ingram à Hawks, en passant par Curtiz ou Siodmak – ont pu affirmer leur talent, dans un équilibre subtil entre la débauche de décors, de costumes et d'action, et la nature plus complexe des personnages. C'est aussi dans ces films que se sont imposés

certaines des acteurs les plus célèbres de Hollywood : Douglas Fairbanks, Errol Flynn, Burt Lancaster ou Kirk Douglas. Sans oublier, en France, Gérard Philipe, Jean Marais, Alain Delon ou Jean-Paul Belmondo !

Des huit films présentés par TCM, dont les célèbres « Le prisonnier de Zenda » de Richard Thorpe ou « Les aventures de Robin des Bois » de Michael Curtiz, retenons une œuvre qui incarne l'idéal du genre : le « Scaramouche » de George Sydney (1953), remake du film réalisé en 1923 par Rex Ingram. Cinéaste inégal, auteur de comédies musicales à la pelle et d'une version bondissante des « Trois mousquetaires » avec Gene Kelly, Sydney réussit là un chef-d'œuvre flamboyant qui mêle les prémices de la Révolution française au théâtre comique, l'histoire d'amour contrariée aux plus beaux duels à l'épée de l'histoire du cinéma entre Mel Ferrer (doublé par le maître d'armes Jean Heremans) et le héros Stewart Granger – qui effectuait lui-même toutes les cascades. *f*

« Le prisonnier de Zenda » (1952), « Ivanhoé » (1952), « Les trois mousquetaires » (1948), « Le corsaire rouge » (1952), « Les aventures de Robin des Bois » (1938), « Scaramouche » de G. Sydney (1953), « Scaramouche » de R. Ingram (1923), « Les aventures de Don Juan » (1949), « Capitaine Blood » (1935), « La flèche et le flambeau » (1950), « L'aigle des mers » (1940). TCM, deux ou trois films tous les mercredis d'avril dès 20 h 45.

Pleins feux sur Gene Kelly

Acteur, danseur, chorégraphe et metteur en scène, Gene Kelly a incarné l'âge d'or de la comédie musicale. Par Frédéric Maire

TCM honore Gene Kelly avec huit de ses comédies musicales les plus célèbres, entre un inédit, « Living in a Big Way » de Gregory La Cava, sorti en 1947, et le premier film de son déclin, « Les Girls » de Georges Cukor (1957). Si Fred Astaire a été le danseur étoile par excellence, c'est Gene Kelly (né en 1912) qui a contribué à donner ses lettres de noblesse au genre. Avant lui, la comédie musicale ne s'était jamais vraiment affranchie de Broadway. Dans le récit souvent bien mince, il fallait toujours qu'une partie du film se déroule dans un théâtre, afin de justifier les séquences chantées et dansées.

À partir des années 40, sous la houlette du producteur à la MGM Arthur Freed, Vincente Minelli commence à chambouler les habitudes, notamment dans « Le pirate » (1948) avec Gene Kelly et Judy Garland. Sous l'influence bénéfique de ce cinéaste – avec lequel il tournera encore « Un Américain à Paris » (1951) et l'extraordinaire « Brigadoon » (1954) – Gene Kelly ose à son tour franchir le pas de la réalisation aux côtés du jeune Stanley Donen : dans « Un jour à New York » (« On the Town », 1950), trois marins en permission chantent et dansent n'importe où, sur les quais, dans la rue, dans les musées. Le film a même été partiellement tourné hors des studios, en pleine ville, ce qui était extraordinaire pour l'époque ! Le duo signera encore l'incontournable « Chantons sous la pluie » (1952) et le mélancolique « Beau fixe sur New York » (« It's Always Fair Weather », 1955). *f*

« Un Américain à Paris », « Le pirate », « Brigadoon », « Living in a Big Way », « Un jour à New York », « Beau fixe sur New York », « Chantons sous la pluie », « Les Girls ». TCM, deux films tous les vendredis d'avril dès 20 h 45.



« Un jour à New York » de Gene Kelly et Stanley Donen